

Bande dessinée : un pavé dans la mare du festival

”
Peut-être aussi qu'à l'échelle des scandales, ce n'est pas si gros que ça.

■ Nicolas Finet, ancien membre de l'équipe organisatrice, et Philippe Capart, un éditeur belge, profitent de la 51^e édition, qui commence jeudi, pour sortir leur contre-enquête sur le festival de la BD D'Angoulême ■ Saignant.



Philippe Capart et Nicolas Finet sont deux pointures de la bande dessinée.

Photos Etienne Giffilan/Jorge Alvarez

Armel LE NY
a.leny@charentelibre.fr

Nicolas Finet connaît très bien le festival de BD d'Angoulême. S'il n'a jamais été salarié, cet ancien journaliste spécialiste de la BD et de l'Asie est notamment celui qui a permis à l'événement angoumois de prendre le virage du manga, avant d'être écarté brutalement en 2016. Auteur de BD, historien et éditeur, le Belge Philippe Capart est lui aussi une pointure du neuvième art. Ensemble, ils sortent, à l'occasion du 51^e festival de BD qui aura lieu de jeudi à dimanche, un livre « Angoulême BD, une contre-histoire (1974-2024) ». En s'appuyant sur de très nombreux témoignages, ils retracent avec précision et des anecdotes peu connues la saga de l'événement qui continue de rendre célèbre Angoulême. Ils dénoncent aussi l'opacité de la gestion de Franck Bondoux et de sa société 9^eArt+, qui s'est emparée des manettes en 2007.

”
Sans le passage Boucheron, je ne suis pas sûr que le festival aurait marché aussi bien.

Pourquoi ce bouquin, un après le cinquantième ? On a l'impression que vous êtes comme la cavalerie dans Lucky Luke, que vous arrivez en retard. Tout n'a pas déjà été dit dans le livre sorti par le festival l'an dernier ?

Philippe Capart : J'ai vu débarquer ce livre qui ressemble à un collier de perles. Il enfile une suite d'événements, sans recul, sans rien qui fâche. Tout ça me paraissait aberrant. Rien par exemple sur les années Boucheron. Avec Nicolas, on s'est dit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Nicolas Finet : Il y a surtout le rapport de la Chambre régionale des comptes en 2021, qui a mis en avant les pratiques douteuses de Bondoux, ce trou noir avec des

masses de pognons qui rentrent dans 9^eArt+ et Partnership consulting et dont on ne sait pas ce qu'il devient. C'était énorme. Cela n'aurait pas dû passer inaperçu. Charente Libre en a parlé. Mais je n'ai rien vu dans les grands médias, Le Monde, France Info. C'est pas des guignols les magistrats qui siègent à la Chambre des comptes. Ce n'était pas possible d'en rester là.

A votre avis, pourquoi ce silence ?

N.F. : Parce que personne ne veut savoir ce qui se passe. J'ai essayé d'en parler avec les éditeurs, les auteurs. Cela ne les intéresse pas. Quant aux financeurs, ce qu'ils veulent, c'est que le festival se fasse. Or Bondoux passe son temps avec sa chanson « c'est moi ou le chaos », « vous n'êtes pas capable de faire le festival sans moi ». Ses interlocuteurs le prennent pour argent comptant alors que c'est seulement la petite boutique de Bondoux qui aurait du souci à se faire. Ça me choque parce que, sur un budget de 5 millions d'euros, il y a quasiment la moitié de fonds publics. On a été reçu par le Centre National du livre qui reconnaît que dans le monde de la culture, le système de 9^eArt+ est une anomalie. Paradoxalement, c'est à lui qu'il donne sa plus grosse enveloppe. Peut-être aussi qu'à l'échelle des scandales, ce n'est pas si gros que ça. Si quelqu'un s'est enrichi, ce n'est pas si grave.

P.C. : Ça pourrait même sembler mesquin. J'ai aussi l'impression qu'il y a un aspect pas de remous.

Nicolas Finet, vous n'avez pas peur que cela passe pour un règlement de compte, alors que vous avez été viré du festival ?

N.F. : J'ai effectivement été viré de façon dégueulasse et j'ai tout de suite dit à Bondoux qu'il avait fabriqué un enragé. Même si on est deux à écrire ce livre, j'assume ce règlement de compte. Je suis légitime pour le faire. Ce que j'avance n'est pas contestable.

P.C. : Précisons aussi que ce livre est accompagné d'un site internet (angoulêmebd.fr) sur lequel on

trouvera tous les éléments, toutes les sources, à commencer par le rapport de la Chambre des comptes. On pourra nous y contredire. Ce livre, ce n'est pas un pavé qu'on jette, pour que des gens soient éclaboussés sans qu'ils puissent s'exprimer.

”
Francis Groux et tous les autres ont tellement eu peur qu'ils ont préféré donner la clé à Bondoux.

Comment expliquez-vous que ce festival existe encore, qu'il soit le plus grand festival de BD en France, alors qu'il se tient toujours dans des structures provisoires, sans accueil hôtelier à la hauteur et en plein mois de janvier ? Et que des villes autrement mieux équipées ont tenté de le récupérer ?

P.C. : Jean-Christophe Menu dit dans le livre que ce qui fait le succès d'Angoulême, c'est ce côté bordelique, bout de ficelle, où on ne sait même pas où on va loger le soir même. Les festivaliers adorent participer à ce jamboree un peu foireux. Les gens circulent entre le Champ de Mars et le Théâtre, se croisent sans arrêt. C'est comme si, d'un coup, tous les habitants de la ville étaient des auteurs et des amateurs de BD. Quand Grenoble a voulu concurrencer Angoulême, c'était dans un énorme hangar qui avait servi aux Jeux Olympiques, avec un complexe hôtelier énorme. Mais, à 18h, c'était mort, tout le monde rentrait dans sa chambre.

N.F. : Angoulême a aussi su atteindre au bon moment une masse critique qui le rend incontournable, avec des éditeurs et des auteurs qui préparent leur sortie pour Angoulême, parce qu'ils savent qu'ils

auront de la visibilité.

Ce qui est étonnant, c'est que tout le monde, éditeurs, auteurs, population locale passent leur temps à le critiquer. Mais ils viennent toujours.

P.C. : C'est effectivement un paradoxe. Peut-être parce qu'il n'y a pas d'alternative crédible, mais je ne pense pas ça. J'espère que ce n'est pas à cause de l'inertie des lecteurs de BD. C'est quand même assez fou que les grands succès de l'année soient Astérix, Lagaffe et Obélix, alors que leurs créateurs ont disparu depuis longtemps. Comme des madeleines de Proust, tant pis si elles sont devenues un peu pourries, on les gobe. Mais Angoulême, c'est aussi des fanzines agrafés la veille et beaucoup de microstructures qui sont là vraiment pour l'amour de la BD. C'est exceptionnel, on ne trouve pas ça ailleurs.

N.F. : La force d'Angoulême, c'est aussi sa communication, très récurrente, avec beaucoup de moyens. Cela date de l'époque où il était dirigé par Joëlle Faure, que l'histoire a oubliée parce que c'était une femme, mais qui était une très bonne attachée de presse de Casterman auparavant. Je me rappelle que, quand j'étais au festival, on allait faire sa promotion à Shanghai, à Séoul.

P.C. : Le problème, et c'est pour ça qu'on tire la sonnette d'alarme, c'est quand les propagandistes croient à leur propre propagande.

Vous avez longuement rencontré Jean-Michel Boucheron. Pour vous, le festival et la ville lui doivent tout ?

P.C. : On connaît la dette énorme qu'il a laissée. Mais c'est lui qui a amené une ambition au festival. Même s'il a détourné la nature de la BD, il a amené le dessin animé dans l'équation pour implanter son industrie et des emplois.

N.F. : J'ai côtoyé d'autres élus locaux et je ne les ai pas tous trouvés brillants. Sans le passage Boucheron, je ne suis pas sûr que le festival aurait marché aussi bien. D'autant plus qu'il s'est retrouvé à une

conjonction historico-politique favorable à Angoulême, qui a notamment abouti à la création de la Cité de la BD.

Vous consacrez un chapitre aux relations exécrables entre le festival et la cité de la BD. C'est quand même étonnant qu'ils n'aient jamais vraiment réussi à travailler ensemble. Vous ne pensez que, y compris aujourd'hui, ils auraient tout intérêt ?

N.F. : Oui, bien sûr. D'autant plus qu'en tant que citoyen je trouverais très légitime et je militerais pour la mise sous étroite tutelle publique de 9^eArt+.

P.C. : Il y avait le choix entre un privé cynique qui s'empare de l'ensemble et un fonctionnaire froid, sans passion, avec la paperasserie administrative et l'instabilité politique. Francis Groux et tous les autres ont tellement eu peur qu'ils ont préféré donner la clé à Bondoux.

Pour vous, c'était quand l'âge d'or du festival ? Il est encore devant lui ?

N.F. : Pour moi, les deux meilleures périodes, c'était la fin des années 80, un peu magiques, avec le parti de la culture et de l'art plutôt que celui du commerce. Et quand Benoît Mouchart a trouvé sa place, avec notamment l'année Zep, en 2005, quand ils ont réinventé les concerts de dessin. Malheureusement, cela a tenu peu de temps.

P.C. : L'âge d'or est peut-être à venir. Quand les artistes, qui n'ont jamais été aux commandes, le seront réellement. C'est peut-être une piste pour le futur.

